

# Piero Della Francesca

Pier Paolo Pasolini

Il fait quelque pas, levant le menton,  
mais comme si une main lui faisait  
courber la tête. Et dans l'accomplissement de ce geste  
naïf et laborieux, il reste immobile, « admis »  
en ces murs, en cette lumière  
dont il a peur, comme si, indigne,  
il en avait troublé la pureté...  
Il se retourne, sous la base délabrée,  
avec son crâne menu, ses mâchoires rases  
d'ouvrier. Et sur les voûtes  
ardentes qui dominent la pénombre où, déniché,  
il se meut, il jette des regards suspects  
d'animal : puis, sur nous, humilié  
par son audace, il braque un instant ses yeux  
chauds : puis de nouveau vers le haut... Le soleil  
si pur, le long des voûtes, brûle,  
de l'horizon invisible...  
Des souffles de flammes, tombant du vitrail à ponent  
teintent les murs, que ces yeux  
scrutent inquiets, au milieu de ceux,  
qui, puisqu'ils en sont les maîtres, ne plient pas les genoux  
dans leur église, ne courbent pas la tête : pourtant  
il est si pieux quand il admire, dans les flots  
de lumière diurne, ces figures  
qu'une autre lumière souffle dans l'espace.

Ces bras de possédés, ces échine  
sombres, ce chaos de verts soldats  
et de chevaux violets, et cette pure  
lumière qui pose comme un voile  
aux tons poussière : et c'est la tempête,  
c'est le massacre. Le regard humilié distingue  
la bride, de l'écharpe, la frange, de la crinière ;  
le bras bleu pâle qui se lève  
pour égorger, du bras marron qui pour protéger  
se replie, le cheval qui recule, têtue,  
du cheval qui, couché sur le flanc, lance  
ses ruades dans la turne sanglante.  
Mais déjà l'œil se pose,  
perdu ailleurs... et perdu, il s'arrête  
sur le mur où ; suspendus,  
tels deux mondes, il découvre deux corps... l'un

en face de l'autre, dans une pénombre  
asiatique... Un jeune garçon brun,  
désarticulé sous ses massifs vêtements, et elle,  
elle, la mère ingénue, la matrone innocente,  
Marie. Ils la reconnaissent tout de suite, ces  
pauvres yeux, mais ils ne s'éclairent pas, tendres  
dans leur impuissance. et ce qui les voile, ce n'est pas  
l'heure vespérale qui s'embrace sur les collines  
assoupies d'Arezzo... C'est une lumière  
- ah, sans doute pas moins suave  
que celle-ci, mais suprême – qui se répand  
d'un soleil contenu où l'homme fut divin,  
sur cette humble heure de l'Avé.  
Qui se répand, plus faible,  
sur l'heure du premier sommeil, de la  
jeune nuit sans étoiles, qui vient envelopper  
Constantin, après avoir franchi les confins de la terre  
dont la tiédeur est magique silence.  
Le vent s'est calmé, et de lui ne subsiste qu'un vieux  
souffle, qui erre, comme dépourvu de vie,  
entre les taches que forment les noisetiers inertes.  
Peut-être, par bouffées, avec une véhémence  
découragée.  
l'heureux râle des insectes s'élève,  
dans le pavillon ouvert,  
d'entre les voix sans repos, peut-être, et d'incertains  
motets de guitares...  
Mais là, sur la tenture lactée relevée,  
sur la pointe, sur l'intérieur dépouillé,  
il n'y a que la couleur obscurcie  
du sommeil : sur sa couche,  
tel la bosse blanche d'une colline,  
l'empereur dort : lui, dont la forme sereine  
de rêveur frappe de terreur la sérénité divine.  
Écume, ce regard qui servilement  
lutte contre cette Sérénité ; et, désormais  
résigné, il guette du coin de l'œil si est arrivé  
le moment de sortir, si le va-et-vient  
qui, ici, bourdonne en sourdine, ne le rappelle pas  
aux actes quotidiens, aux joyeux  
tapages du soir. Écume, les essaims  
de bourgeois qui, derrière les plâtras  
de l'autel, de leur mains  
font un miroir, repassent les visages  
fatigués, possédés par la soir  
(qui les transcende, les met sur les traces  
d'un autre témoignage) d'être les fidèles  
témoins d'un passé qui leur appartient.  
Écume – sous les briques, noires, déjà,  
de San Francesco, sur les pavés que le soleil

inonde, au loin, d'une lumière  
désormais éperdument incolore  
les bruits las des parkings,  
les cafés à moitié-vides...  
Écume, même si elle est bien plus ardente,  
et plus heureuse aussi, ce ferment  
de tant de vie perdue, et trop belle  
si on la trouve ici, brièvement  
et désespérément, sur une terre  
qui est seulement vision...  
On n'entend, sur la place, à l'intérieur de cercle  
que forment les maisons du XIVème, qu'un vacarme  
suspendu dans l'air, de jeunes gens : si tu regardes  
autour de toi,  
tu n'en comptes pas moins de mille  
avec leurs jolis petits visages de fils provinciaux,  
leurs pudiques pantalons courts ; et puisque les fers et  
des gradins du « patio »  
font de la place une sorte de cage,  
la voilà, fourmillante, qui sautille,  
dans un bruissement qui retentit dans le soir,  
cette volée désespérée de petits oiseaux

Ah, dehors, le temps de la pieuse soirée provinciale  
est réapparu, et, dedans  
les blessures de la nostalgie se sont réouvertes !  
Ce sont là les lieux, perdus dans le cœur  
champêtre de l'Italie, où le mal  
a encore du poids, et du poids a le bien, tandis que  
se fait écume, innocente, l'ardeur  
des jeunes gens, et ils sont virils  
dans leur âme, offensée, et non exaltée,  
par l'humiliante épreuve du sexe, de la  
méchanceté quotidienne du monde. Et si, emplis  
d'une honnêteté vieille comme l'âme,  
les hommes d'ici restent des croyants  
en quelque foi – et la pauvre ferveur  
de leurs actes les possède tant  
qu'elle les perd dans un brouhaha sans mémoire  
elle est plus poétique et plus élevée  
cette écume de la vie.  
comme est plus aveugle le regret sensuel  
de n'être pas « sens » de l'autre, de n'être pas son  
antique ivresse.

De La Religione del mio tempo :  
La Ricchezza (1955-1959)